

Meurtre dans un jardin moghol

« En Inde, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage. C'est du temps donné aux moustiques. »

Henri Michaux, *Un barbare en Asie*

Chapitre 1 : Singapour

Grès rouge contre marbre lunaire. Arrogance et domination guerrière, délicatesse opalescente des kiosques, pavillons et mosquée. A l'ombre des murailles écarlates, couleur du sang des soldats les ayant gardées au prix de leur vie, s'épanouit un univers caché, fait de luxe et de raffinement, même si les gemmes de jadis brillant au sein des entrelacs sculptés ont été volés depuis longtemps. Les gazons s'étalent au pied des jacarandas et fabacées aux épis de fleurs roses pour venir mourir contre des bassins de porphyre castrés de leurs jets impérieux, faute d'eau. Roses et zinnias rivalisent avec l'éclat des saris des femmes, des turbans des Sikhs, la caste des combattants. Quelques jeunes hommes accroupis sous l'ombrage d'un jujubier entonnent un *kirtan* adressé à Krishna, une prière chantée. Des petites filles en robes de fêtes toutes scintillantes de leurs perles au soleil se lancent à la poursuite d'un ballon. Dans la Vieille Ville, on se sent hors du temps, hors du monde. Le vacarme insensé des bus, taxis, motos et *rickshaw* pétaradant et klaxonnant, des conducteurs s'invectivant dans tous les idiomes se fait lointain. Sans importance. Simple bourdonnement d'insecte.

Son regard se perd au faite de l'écrasante forteresse de l'empereur Shah Jahan, que ses ennemis ne purent vaincre, mais que son fils osa trahir et emprisonner. Elle erre entre les étals de la Chatta Chowk, la longue galerie couverte menant à la seconde cour du palais du Fort Rouge, attirée par la rutilance des babioles indiennes. Rivalisent avec le grès sanglant du Diwan-i-Am, la Salle des Audiences Publiques, les trois pavillons limpides du Rang Mahal, du Khas Mahal renfermant les appartements privés de l'empereur et du Diwan-i-Khas où avaient lieu les audiences privées.

La perfection sensuelle de la Moti Masjid, la Mosquée de la Perle située face à l'ancien hammam, ses trois dômes d'une blancheur irréaliste, ses délicates rosaces imposent le silence. Muette contemplation ressemblant à une invocation. Prise par le spectacle, elle en oublie d'appuyer sur le déclencheur de son appareil photos,

manque de ne pas prêter attention au cri perçant fusant du mur d'angle du hammam. Il lui faut du moins quelques instants pour réagir. Puis elle bondit vers la source du hurlement.

De grand reporter et baroudeuse qu'elle était jadis, Laure est devenue une pute de luxe. C'est dans l'air du temps. Elle ne s'en plaint pas, mais s'en trouve déconcertée.

Maintenant qu'elle a créé son site de news et de voyages, *Eureka*, Laure couvre les événements qu'elle souhaite, en l'occurrence le lancement de ce qui se voudrait le plus grand complexe hôtelier du sud-est asiatique, le Marina Bay Beach de Singapour. Laure parcourt avec ahurissement le dossier de presse que l'on vient de remettre à la vingtaine de journalistes attendant comme elle, dans le salon VIP de Roissy C.D.G., le décollage de l'Airbus A 380. Le plus grand, bien sûr, des longs courriers. Près de six cents morts prévus en cas de crash. On n'arrête pas le progrès.

Comme d'habitude, à présent que la presse écrite va mal, s'uniformise, perd en même temps pub et qualité et que les sites Web se multiplient, ce n'est plus le rédacteur ou reporter le principal ordonnateur de l'enquête, mais un nouveau personnage. A la fois tout dévoué à la presse qui le fait vivre et tout puissant. Car c'est lui ou elle qui sélectionne les heureux élus parmi les journalistes qui seront invités à travailler avec lui : le temps de la fête, le temps d'un voyage. Le temps de se retrouver éphémère VIP pour des voyages de presse ressemblant de moins en moins à des reportages. De plus en plus à des promotions de la puissance invitante.

La presse se perd et agonise dans un grandiose délire. Trop de paillettes. Trop de cocotiers. Trop de vins illustres. Trop de mets savant concoctés par des chefs dûment étoilés et pas encore suicidés.

Le journaliste s'engraisse dans le luxe. S'alcoolise dans les bars des palaces du monde entier. Hemingway, Romain Gary ou Saint Ex se retourneraient dans leurs tombes, au moins les deux premiers, le corps du troisième reposant quelque part dans la Méditerranée. Mais où sont donc passés les « clochards célestes » d'antan ?

Laure avait longtemps résisté au luxe éphémère, ostentatoire, bling bling dans lequel s'enlise la presse de ce début du XXI^e siècle, une presse à la fois scandaleusement pauvre et scandaleusement riche.

Durant plusieurs années, elle a continué à organiser ses reportages seule. En hippie. En routarde. Sac au dos et ampoules aux pieds. Logeant dans des puciers où les morpions étaient parfois au rendez-vous, dormant entre des draps rarement lavés.

Elle y a gagné pas mal de petites bêtes, d'emmerdes et cassages de gueule. Arrestations diverses. Traque de la police au Nord Yémen. Ses reportages dérangent. Ses façons de baroudeuse et son look n'étaient plus dans l'air du temps. Alors qu'elle manquait parfois de se faire trouer la peau pour aller au bout d'une enquête, ses collègues continuaient de bronzer sous les cocotiers. Tandis qu'elle achevait un portrait de pilote de montgolfière, la sienne explosa en vol et elle émergea péniblement de l'accident après trois ans d'opérations diverses. Greffes du visage et du corps. Passages à répétition sur le billard pour réduire ses multiples fractures aux jambes, les redresser, les remodeler. Douloureuse rééducation.

En serrant les dents, elle finit par s'en sortir pour trouver ses rubriques prises par des comparses peu complices. La solidarité du métier n'existe plus en cas de crise. Enfin, bien tardivement, elle a pris voici quelques mois une résolution qui lui coûte. Fini de jouer les Jeanne d'Arc. Les redresseuses de torts. Les Kahina grandes pourfendeuses d'envahisseurs. Elle ne sauvera pas la presse à elle toute seule. Elle n'inversera pas une tendance déjà bien installée.

Avec le malaise grandissant de nantis craignant de ne plus l'être si longtemps, le public achetant encore la presse écrite et jouissant avec une hâte désespérée de ce qui seront peut-être ses derniers privilèges n'a plus envie d'entendre parler de famine. D'ailleurs, les petits Chinois n'ont même plus le bon goût de crever de faim. Les petits Indiens commencent à accéder, enfin, au capitalisme salvateur. Pour un temps, certes, mais jouissons, mes frères, tant qu'on le peut ! Ras le bol des petits Noirs avec leurs gros ventres rachitiques et leurs yeux hallucinés de crève la faim. Des empêcheurs de profiter en paix. De se bâfrer avec bonne conscience. De consommer sans arrière pensée. Comme chacun sait, la guerre, ce n'est plus dans les pays capitalistes qu'elle se fait. Autant dire qu'elle n'existe plus. Passons vite sur les quelques images dérangelantes de bombes explosant en Afghanistan, Irak, Iran. Oublions les femmes voilées désespérées. Les prisonniers politiques arbitraires. Les Tibétains embastillés.

Le lecteur des magazines rescapés de la débâcle ambiante veut du luxe. Du luxe indécent, sinon à quoi bon ? Du spa. Des soins. Des

crèmes de luxe aux perles de caviar. Des jacuzzis sur fond de baies de rêve. Des eaux parfumées, semées de pétales de roses et de fleurs de lotus. Des orchidées en veux-tu, en voilà !

Ses reportages dérangeaient donc une époque dérangeante. Dérangée. Laure les écoulaient plutôt moins bien que ne le faisaient les copains et copines de la presse de tourisme, campés avec fermeté sur sable blond sous cocotiers.

La tête de la Kahina était allée pourrir au faîte des remparts de Damas. Jeanne d'Arc avait probablement brûlé sur le bûcher de Rouen. Laure avait fui ses rêves et abdiqué. Aujourd'hui, elle s'en trouve plutôt bien. Adieu idées généreuses et gauchos. Adieu féminisme, *sittings* militants et inutiles. Tellement inutiles. Remisée, la Révolution, comme un vieux vêtement *out of fashion*. Les lecteurs sont avides d'articles décrivant avec force détails les fiestas pour *happy fews*. Avec profusion de dorures clinquantes. L'anglais dispatché en touches impressionnistes a remplacé le verlan des voyous d'antan, mais il reste indispensable pour sembler branchouillé.

Volontaire *victim fashion*, Laure sirote en toute bonne conscience un capuccino aussi voluptueux qu'une plume sur la peau et noir comme l'enfer. D'une oreille distraite, elle écoute parfois le joyeux babillage des journalistes rassemblés là, sous la houlette protectrice d'AP compétentes et bien briffées.

La puissance invitante – un investisseur basé à Las Vegas, solidement implanté dans toute l'Asie du sud-est – a convoqué sur les divers aéroports mondiaux quelques huit cents journalistes internationaux. Fidèles petits soldats bien disciplinés, comme Laure qui ne veut pas rater la parade annoncée. Ils sont tous au garde-à-vous devant ces paquets de fric occulte du roi de la fête et du jeu. Il brasse probablement de l'argent sale blanchi par les casinos omni présents dans tous ses complexes hôteliers. La Kahina et Jeanne d'Arc ont rengainé leurs épées, succombé sous les coups de boutoir – coups de charmes – des capitaux mondiaux et louches finançant des affaires tout aussi ténébreuses. Manipulant la presse à force de prestigieuses invitations. Séjour sublime. Bons vins, mets délicats et musiques d'ambiance.

Son site commençant à bien marcher, pour Laure, les faux reportages se multiplient à des intervalles de plus en plus réduits. De palace en palace, elle a sans doute perdu son âme. Et s'en moque. Doigts de pieds dûment manucurés en éventail sur tous les sables bien

dorés de la planète. Sirotant des cocktails inconnus et capiteux aux vénéneuses saveurs. Bulles de champagne lancées vers un Dieu du bling bling.

Laure en a conscience et a choisi de s'en foutre. Au cours de son accident, elle a failli mourir trois fois en une seule journée : dans la montgolfière en flammes prête à exploser encore, à deux minutes près. Dans l'hélico la transportant où son cœur s'est arrêté. Sur la première table d'opération quand un œdème généralisé l'a transformée en bonhomme Michelin en l'empêchant de respirer. Trois petites morts. Trois résurrections de dernière minute. Epuisantes. Déroutantes. Inadmissibles. Préparée à mourir, elle s'est essoufflée à survivre.

Puis, légère comme une bulle de champagne, aussi étourdissante qu'une belle fête, aussi éblouissante qu'un mirage, la montgolfière avait explosé en un irréel feu d'artifices. Laure, allongée sur une couverture, ses deux jambes brisées tendues devant elle, avait été la seule à photographier le spectacle.

Les journalistes du tourisme se hâtent donc de vivre leur étrange paradoxe. Fauchés et mal payés, ils goûtent pourtant régulièrement à l'ivresse d'un luxe éphémère. Ils se disputent comme des babouins la cerise sur le gâteau. Finies, les fastidieuses enquêtes, les difficiles investigations. Plus de travail sur le terrain, de reportages de guerre, de sacs à dos. Bonjour les palaces et les salons pour VIP. Les cadeaux des AP. Ils n'ont jamais tant parlé des libertés de la presse que depuis qu'ils les ont volontairement toutes perdues.

Trois fois épargnée en dépit de son désir de mort, Laure s'est tout d'abord épuisée à revivre. Forçant son corps en lambeaux à des prouesses inhumaines. Treks dans l'Himalaya en boitillant. Nuits sous la tente en claquant des dents. Découvertes de lointaines contrées où se déroulent des événements aussi magiques que le couronnement du roi du Bhoutan ou les crémations saintes de Vârânâsi, la ville où l'on va pour mourir.

Pour prouver quoi ? Pour *se* prouver quoi ?

Tout le monde s'en fout, de son héroïsme vaguement indécent.

Retour sous les cocotiers !

Laure ouvre le dossier de presse que Charlotte, petite rousse aux spirituelles taches de son, vient de leur distribuer. Sur le luxueux papier, face à une baie d'une bleu électrique, couleur de martin pêcheur, se dressent les trois tours de verre et de lumière vaguement

incurvées, supportant à leur sommet une sorte de vaisseau spatial fendant l'azur du ciel, le Stars Park. Un suppositoire géant dardé vers la ville de Singapour, se dit Laure. Oscillent sous la brise des cocotiers plantés en plein ciel, éclosent de mystérieuses fleurs tropicales. Une piscine à débordement semble dégouliner son trop-plein d'eau vers les gratte-ciel environnants. Creusée à deux cents mètres du sol, c'est la plus haute piscine du monde, la plus longue aussi, avec son chemin liquide de cent cinquante mètres de long. Vue panoramique à 360° assurée. Plus de deux mille chambres et suites se blottissent au cœur des tours, comme dans un nid de frelons.

Tout est décrit au superlatif, dans le dossier vantant les atouts du Marina Bay Beach. Son casino, surtout le casino, permet d'y étaler plus de six cents jeux de table et renferme quelques quinze cents machines à sous. Son lustre suspendu à quarante mètres du sol et brillant des feux de cent trente deux mille cristaux de Swarovski pèse plus de sept tonnes. Ses restaurants proposent des cuisines des quatre coins du monde concoctées par six des chefs les plus renommés de la planète. Ses deux théâtres sont capables d'accueillir quatre mille spectateurs. Au pied des trois tours s'étalent d'immenses centres commerciaux. Un musée en forme de lotus flotte sur l'eau. Deux pavillons de cristal y barbotent aussi tels d'étranges batraciens mutants.

Règne sur ce délire qui enfoncerait n'importe quel palais des contes de Schéhérazade un très vieux poussah à chevelure teinte en roux, se propulsant dans un fauteuil roulant électrique, Bobby Anderson. Il est assisté de son épouse, peut-être en cas de panne du fauteuil roulant. Cette femme aux allures de Minnie Mouse, le Dr Sonia Anderson, exhibe sur les photos des cheveux platine tout aussi teints que ceux de son mari. Tout ça copine bien sûr avec Bush ou Berlusconi, comme chacun sait les plus irréprochables anciens présidents de la planète. Et ces « mécènes », « philanthropes notoires », comme le proclame avec une modestie touchante et un flou délicat le dossier de presse, président aux destinées d'autres complexes essayant leurs casinos de par le monde...

Inviter huit cents journalistes à une inauguration, ce n'est pas rien. Est-ce que ça force le respect, c'est une autre affaire... Mais nul ne boude l'invitation au royaume du jeu et de l'argent facile, ostentatoire, ayant ainsi retrouvé toute sa virginité...

Si Laure ne se rend pas compte de l'envol du géant des airs, il s'avère, durant les treize heures de vol prévues, ni plus silencieux ni plus confortable que les autres Boings. Les turbulences semblent jouer à secouer et malmener ce gros balourd. Puis on atterrit en douceur sur le tarmac de l'aéroport de Sin Changi. L'un des aéroports les mieux fleuris que connaisse Laure. Délire de palmes, cocotiers et orchidées. La grande presse française, plutôt abrutie, se laisse conduire en bus le long d'une route délicieusement droite bordée d'une profusion de bougainvillées jusqu'au Marina Bay Beach.

Le dossier de presse n'a pas menti. Les trois tours à peine incurvées, leur plate-forme volante, les différents pôles commerciaux ou culturels encore inachevés, alanguis entre mer et marina, sont d'une beauté abstraite. Ca en jette, mais aimerait-on y vivre ? Pas sûr. Autour du complexe hôtelier seul achevé, tout le chantier bourdonne des moteurs des grues, tracteurs, pelleteuses. On s'affaire sec sous un soleil bientôt impitoyable, pour le plaisir du vieux poussah à cheveux roux...

Dans l'immense chambre d'un luxe écrasant quoique impersonnel du Marina Bay Beach où elle est arrivée la veille, Laure s'éveille en criant. Un cauchemar. Toujours le même.

La montgolfière se trouve dans l'axe de l'ample vallée de Sallanches. Yves, le pilote, guette les premiers prés assez plats pour s'y poser. La neige se raréfie, ne formant plus que des plaques blanches sur l'herbe que le dégel a rendue plus brune que verte. Le ballon se rapproche vite du sol. On survole un bosquet d'arbres, pins et bouleaux, derrière lequel s'étale une prairie.

- Les arbres nous protégeront du vent, fait remarquer Yves, et ce champ est un terrain idéal pour atterrir. Nous volons à présent à dix nœuds et allons bientôt toucher terre. Préparez-vous, genoux écartés et fléchis, les deux mains accrochées à la rambarde de la nacelle pour amortir les chocs, s'il doit y en avoir.

Laure et les deux autres passagères prennent la position apprise avant l'embarquement, s'attendant à un atterrissage conventionnel quelques minutes plus tard. Soudain, tout change. Le ballon abandonne l'axe du pré pour se déporter à toute allure sur la gauche. On survole encore un petit bois, une ronde colline blanche et nue, innocente et, derrière, c'est le cauchemar.

Il n'y a plus d'herbe et plus de pré, mais un univers de fer et de rouille, une gare semblant désaffectée, de nombreuses voies ferroviaires, des wagons hors service qui achèvent de pourrir mélancoliquement. Au-delà de la gare, tout près, une nationale où passe un flot serré de voitures et, encore plus menaçante, la double voie d'une autoroute encombrée. Il n'y a nulle part où se poser. On a quitté la paisible vallée pour aborder un monde hostile. De nombreux pylônes électriques, redoutables pour les ballons, tendent leurs bras de métal et leurs lignes à haute tension au travers du bleu du ciel.

Laure enregistre ces données avec stupéfaction, regardant la montgolfière approcher de cet univers qui n'est pas fait pour elle et qu'elle ne devrait jamais côtoyer. Yves hurle à Christian, le jeune pilote qu'il initie au vol en montagne :

- Laisse-moi les commandes, il faut absolument prendre de l'altitude !

Un vent de panique souffle sur l'équipage, même si les passagers n'ont pas encore mesuré l'exacte nature du danger. Ils font confiance à Yves et se croient protégés par ses nombreuses heures de vol et son excellente renommée de pilote. Les deux brûleurs, ouverts à plein régime, lancent leurs flammes vers la voilure dans un rugissement infernal. On remonte de quelques mètres. Pour hâter le processus, Yves saute à pieds joints dans la nacelle, bientôt imité par Christian.

- C'est pour aider le ballon à prendre de l'altitude, souffle Christian.

Et tous de sauter en chœur, mais il est trop tard. Le ballon est propulsé telle une bombe vers le redoutable pylône. Le fond de la nacelle heurte un fil et Laure entend comme un coup de tonnerre terrifiant. Une bonbonne de propane explose. Le fond de la nacelle s'embrase et les flammes commencent à lécher les parois d'osier. On les dirait impatientes de savourer un festin plus digeste, la voilure.

- On va tous mourir ! hurle Rose, la plus jeune des deux autres passagères.

Laure, yeux fixes et dents serrées, incapable de bien jauger le danger et de s'effrayer, presque insensible à ce qu'il se passe, indifférente, lui en veut de ce cri de panique qu'elle juge méprisable.

- Rassemblez-vous au centre de la nacelle pour ne pas être brûlés, commande Yves. Cet incendie n'est pas grave et sera vite maîtrisé quand nous serons au sol. Je vais me poser.

Tout en parlant, il pèse sur la corde de couronne pour ouvrir la trappe dans la voilure et libérer l'air chaud que le ballon contient. Ainsi, il l'empêchera de monter sous l'effet du feu et d'aller se perdre, tout en flammes, dans l'infini du ciel. Brutalement dégonflée, la voilure pendant comme une aile cassée, la montgolfière tombe en chute libre d'une hauteur d'une vingtaine de mètres en direction d'un petit triangle vert bordé d'une grange, délimité par l'angle que forment l'autoroute et la nationale en se chevauchant. On passe au ras des voitures. On effleure le bitume avant de basculer avec brutalité sur l'herbe, à quelques mètres de la voie du TVG.

La corde de couronne s'est entortillée autour du bras gauche de Laure, l'empêchant de se mettre en position pour amortir le choc. La nacelle se renverse sur le côté, projetant ses quatre autres occupants hors des parois d'osier. Sauf Laure, toujours retenue par la corde. Elle entend un claquement sec, comme celui d'une grosse bûche se fendant sous l'étreinte du feu, et constate que sa jambe droite ne la porte plus, en même temps qu'elle voit poindre de son fuseau déchiré un bout d'os blanc et nu. Répugnant. Elle doit s'appuyer au côté en feu de la nacelle, stupéfaite de ne ressentir aucune brûlure. Elle n'a même pas mal à la jambe. Avec un autre craquement, son pied gauche cède à son tour. Pour ne pas tomber sur le fond incliné du panier d'osier ayant contenu les passagers, elle s'assied en plein brasier en se disant qu'elle ressemble à Jeanne d'Arc sur son bûcher.

A un mètre d'elle, les doubles brûleurs désormais inutiles et redoutables continuent à mugir, à déverser leur hargne. Yves n'a pas eu le temps de les éteindre. La lourde voilure qui n'a plus rien d'aérien oscille une dernière fois dans les airs avant de se répandre au sol en se déployant d'élégante façon tout autour de la nacelle. Coquille maléfique et mortelle. Laure, isolée du reste du monde par la toile tricolore, jaune, rouge et noire, n'aperçoit qu'un petit bout d'herbe entre les brûleurs. Partout ailleurs, il n'y a que la voilure commençant aussi à brûler. Elle a beau tirer fort sur la corde qui flambe et mord sa chair, elle est trop épaisse. Impossible à déchirer.

Laure est toute en sueur, haletant encore comme elle le faisait dans la montgolfière en feu sous l'effort. Elle tient toujours un bout de drap entortillé autour de son poignet, là où la corde brûlante a laissé une trace indélébile. Petit triangle de chair blanche et fripée. Pour fuir l'angoisse, elle libère son poignet du drap, bondit hors de son lit,

ouvre grand sa fenêtre et contemple l'immensité de la baie de Singapour, semée d'innombrables cargos. Il lui faut fuir cette chambre encore hantée par la chute de la montgolfière.

Au cinquante-septième étage du Marina Bay Beach, sur la fusée semblant reposer sur ses trois piliers, fleurit en effet un insolite jardin tropical suspendu, sans doute digne de ceux de Babylone. Troncs lisses et pâles des cocotiers dans leurs pots vernissés. Jaillissement de bougainvillées, lourdes grappes rouges et jaunes côtoyant d'étranges fleurs en forme de crêtes or et bleues, dardées vers le ciel. Les oiseaux ressemblent à des fleurs et les fleurs à des papillons. La vue englobe toute la baie où est ancrée une profusion de bateaux, puis le chantier éternellement rugissant du territoire de la marina. Plus loin, les tours de verre du quartier des affaires de Singapour scintillent à l'infini.

Prenant toute la longueur de la plate-forme, une piscine à débordement fait en effet face aux gratte-ciel, semblant se précipiter pour être happée par le vide.

Adossée aux coussins de skaï blanc d'une chaise longue à demi immergée, Laure prend des photos en s'efforçant de maintenir son appareil à la hauteur de la surface de la piscine. Etendue avec une nonchalance étudiée sur d'autres coussins paraissant flotter sur l'eau, une naïade prend la pose devant les objectifs des photographes. Les flashes crépitent. Laure, amusée, la shoote à son tour. Puis elle se renverse contre les coussins, bercée par le murmure de la chute liquide et le bruissement des palmes dans ce jardin aérien. Babylone du XXI^{ème} siècle.

Une main lui effleure l'épaule, la faisant sursauter. Un souffle tiède chatouille son oreille. Elle se retourne d'un bloc, surprise de découvrir, penché sur elle, le garçon à la peau ambrée, œil et cheveux d'un noir velouté, qui lui avait apporté une coupe de champagne la veille, alors que les serveurs, débordés, feignaient de ne pas la voir. Il lui avait dit se nommer Shan.

Même si ses traits n'ont pas la régularité qu'exige la beauté classique, il est mieux que ça. Séduisant. Irradiant un charme irrésistible. Des mouvements souples, silencieux tels ceux d'un chat. Une coiffure en pétard et un rasage à la Gainsbarre, comme l'exige la mode, lui confèrent un faux look de mauvais garçon que dément un sourire d'enfant. Son français trop châtié prouve seul qu'il ne s'agit pas de sa langue maternelle.

Laure n'a jamais aimé suivre un groupe. Surtout des journalistes du tourisme qui se croient obligés de conter par le menu chacun de leurs voyages bien programmés. De leurs rencontres professionnelles avec les people dont sont si friands les magazines.

- On se baigne ? propose Shan en désignant les deux peignoirs longs, blancs et duveteux, à la Marilyn, dont tous deux sont enveloppés.

Laure n'a guère envie de parader seule dans la somptueuse piscine à débordement que les journalistes internationaux invités par le gros poussah roux viennent tour à tour photographier. Elle l'entraîne vers un coin plus discret, se débarrasse de son peignoir, dans lequel elle enveloppe son appareil. Son deux-pièces noir, très simple et très coûteux, semble tenir par un miracle d'équilibre sur son corps à peine bronzé, ce qu'elle déplore. Le contraste est pourtant joli, entre sa peau claire et l'étoffe noire ornée de discrètes paillettes scintillant brièvement au soleil à chacun de ses mouvements. Elle se retourne pour examiner Shan. Corps parfait, d'une teinte de brugnol bien mûri par l'été, mais sans rien d'ostentatoire, sans « tablettes de chocolat » fièrement exhibées après des heures de muscu. Son short noir et court n'est ni trop moult, ni trop vague. Il lui demande avec quelque ironie :

- Alors, comment me suis-je tiré de l'examen ?
- Pas encore recalé ! Que faites-vous ici ?
- Comme vous, je suppose. Je suis envoyé par un magazine de d'archi de Delhi.
- Vous habitez Delhi ?
- Peut-être m'y fixerai-je un jour, mais jusqu'à présent, je suis leur correspondant pour l'Europe et spécialement la France.
- Une spécialité ?
- Surtout l'architecture moghole. Pas grand-chose à voir avec ici. Et vous ?

Laure tâte l'eau du bout du pied. Elle est fraîche sous un soleil déjà ardent. Ils dominent assez les tours voisines pour n'être pas pris pour cibles par d'éventuels voyeurs. Mais l'étau des tours lié à l'étrange liberté du plein ciel fait de cette longue bande d'eau sinueuse un lieu insolite. Hors du temps. Hors de l'espace.

Laure se laisse couler dans l'eau avec un petit cri de surprise, d'abord assailli par le froid, puis délicieusement bien. En trois brasses de crawl, elle se retrouve près du rebord à débordement. Et

cultive la perturbante émotion de se faire avaler par le vide, quelques cinquante-sept étages en contrebas, si elle se laissait emporter par l'imaginaire cascade. Le système est si bien conçu qu'il faut se pencher pour discerner le mince canal retenant les eaux au-dessus du vide.

Shan la rejoint. Agrippés tous deux à la rambarde de béton, ils laissent couler leurs regards vers les pieds vertigineux des trois tours sur lesquelles le jardin tropical et sa piscine semblent à peine posés, comme dans un maladroit jeu de logo. Puis leurs yeux sont aspirés par les hauteurs, cet enchevêtrement de tours de verre parties à l'assaut du ciel. Les tours les environnent et poursuivent au loin leur irrésistible montée, vers le quartier des affaires de Singapour où ne cessent de bourdonner grues et bulldozers. Plus près s'étale la paisible étendue d'eau de la marina et, de l'autre côté du complexe, celle de la mer, avec ses innombrables paquebots et containers trop encombrants et trop nombreux pour avoir déjà accès aux quais du port.

- Je ne pense pas spécialement de bien du concept de notre hôte : tout concentrer sur place pour que sa clientèle n'aille surtout pas faire un tour en ville et risquer d'acheter ailleurs que chez lui. L'architecture me semble déjà vieillotte, mais ce jardin et cette piscine, tous deux délirants, ça me plaît.

- Le hall d'entrée n'est pas mal non plus. Cette tour évidée avec tous les appartements répartis autour, ça a une certaine gueule.

- Oui, mais ce genre de tours existe depuis longtemps à San Francisco ou Tokyo, par exemple. L'architecte n'a rien inventé, seulement copié. Et la déco des chambres et salons est aussi laide que banale.

- Si la richesse était toujours synonyme de qualité et de bon goût, ça se saurait. Je n'ai d'ailleurs jamais rien vu d'aussi prétentieux que les bouquets disposés partout dans cet hôtel. Parvenir à rendre vulgaire d'étonnantes fleurs tropicales, ça semble une gageure, mais non, notre poussah bien détesté a su le faire...

Avec un éclat de rire, elle se laisse couler parmi les mosaïques bleues et il la rejoint. Sous l'eau, il l'attire soudain à lui, la serre fort et appuie sa bouche à la sienne. Il a un goût de vanille et de frangipane, sans doute celui de sa lotion. Sa barbe de trois jours, comme Gainsbourg en avait lancé la mode vingt ans plus tôt, est par bonheur bien entretenue. Elle lui sied, ajoutant un aspect à peine sauvage à un visage qui pourrait paraître trop juvénile.

Laure a toujours redouté de se trouver contrainte, retenue. Tout à coup, les jeux aquatiques imposés par Shan lui font craindre de suffoquer. D'un mouvement brutal, elle se détache de lui, donne un coup de pied violent au fond de la piscine et remonte en flèche, comme si elle avait manqué d'air, toussant un peu en s'appuyant au rebord, du côté des chaises longues disposées comme à la parade. Elles sont si nombreuses qu'elles font craindre l'importance de la cargaison humaine qu'elles sont supposées accueillir. Puis elle escalade la rambarde, prend son peignoir et s'en enveloppe après avoir posé son appareil sur une table basse.

- Claustro ? demande-t-il d'une voix amusée qui l'agace.

- J'ai toujours détesté qu'on me tienne la tête sous l'eau ou qu'on me fasse boire la tasse, souvenirs d'enfance, je suppose. Merde, j'ai oublié ma crème.

- Je peux aller vous la chercher.

- Vous ne la trouveriez pas

- Alors je vous accompagne pour vous tartiner le dos. Ici, la foule commence à arriver. Dans un instant, ça n'aura plus rien d'intime.

- Et qui vous dit que je souhaite quelque chose d'intime avec vous ?

- Rien, en effet, sinon le goût de vos lèvres et le parfum de votre peau.

- Bon, venez !

Ils croisent en chemin de nombreux hôtes du maffioso magnifique, également en peignoirs, les Coréens comme toujours en troupeaux, les photographes équipés comme pour couvrir un reportage de guerre dans quelque lointain djebel et non sur les luxueuses et laides moquettes couleur de feuilles mortes du vieux rouquin. Il y a aussi quantité de mannequins aux peignoirs audacieusement entrouverts sur de minuscules bouts de tissu scintillants. Il doit plutôt s'agir de call girls internationales prévues pour satisfaire les besoins des copains maffieux du magnat des salles de jeux. Sans les lumières et les paillettes de la fête, en dépit de la clinquante somptuosité du décor, tout est devenu triste, presque trivial. Alors, oui, mieux vaut fuir en compagnie de Shan tout cet appareil et cette fausse convivialité. Dire que les journalistes européens n'ont même pas été conviés au dîner de gala de la veille... C'était assez montrer en quel mépris les tient le poussah roux.

En insérant la carte magnétique de sa chambre, Laure essaie de se remémorer l'état dans lequel elle a laissé la pièce. Son ordi et ses notes doivent encore se trouver sur le bureau. Sans importance, elle est après tout censée travailler. De la lingerie sèche dans la salle de bains de marbre clair et ses produits de maquillage n'ont pas été rangés depuis la veille, non plus que sa robe du soir, qui gît toujours sur le dossier d'un fauteuil, mais elle a tiré par habitude la couette blanche du lit. Savant désordre d'une femme presque à sa toilette, qui ne peut que séduire Shan. Le reste se trouve bien rangé dans sa penderie. Et le flacon de crème oublié comme par un fait exprès monte la garde sur la table de nuit, auprès d'un inquiétant thriller, « La ligne de sang ». Un livre pas trop intellectuel, mais avec assez de suspense pour forcer l'attention. Ce qu'elle préfère en vacances – mieux vaudrait dire en reportage. Elle trouve en revanche très indigestes les interminables romans de plage sans odeur et sans saveur, best-sellers de l'été d'une blonde exhibant encore le charme de ses vingt ans, trente années plus tard ...

La lumière de la serrure passe au vert et elle précède Shan dans la vaste et luxueuse pièce lui servant de chambre, identique aux autres et comme elles dépourvue du moindre charme. Au moins, son petit désordre de femme coquette lui donne-t-il le brin de fantaisie dont elle se trouvait si dépourvue ! Laure a une parfaite mémoire photographique et tout est exactement dans l'état prévu. Minuscules et rassurants points de repère dans une existence vagabonde qui n'en a plus guère.

Elle propose à Shan de se doucher en premier, ce qu'il accepte. Pendant que des bruits d'eau se font entendre, venus de la salle de bain, elle cherche sur les ondes une musique d'ambiance. « Les Images de la mer » de Debussy lui semblent de circonstance. Musique à la fois puissante et majestueuse, dont les harmonies savent aussi se faire douces et primesautières, à fleur d'onde. A fleur de peau.

Il fait froid dans la pièce et elle met moins fort la clim que le personnel s'évertue sans cesse à hausser. Puis elle inspecte le frigo et trouve ce qu'elle souhaite : du jus de mangue qu'elle relève d'une pointe de vodka. Tant pis pour l'heure encore matinale.

Après avoir effleuré de rose le sommet des gratte-ciels, l'étendue assoupie de la marina et les vaguelettes frisant la mer, le soleil se lève tout à coup. Disque d'or suspendu entre deux éternités.

La corbeille de fruits a été renouvelée. Cerises, bananes, lychees et prunes mêlent leurs arômes que libère la température plus chaude. Laure s'assied dans l'une des bergères pseudo Louis XV encadrant la table basse. Sans impatience, elle savoure le temps délectable de l'attente de l'autre. La meilleure part d'une rencontre qui se fera peut-être amoureuse. Ou peut-être pas.

Shan émerge de la salle de bain, cheveux toujours mouillés, peignoir bien serré. Elle aurait détesté la trop grande décontraction d'un séducteur à la tenue désinvolte, sûr de son fait.

- Je vous laisse la place. J'espère que la salle de bain ne ressemble pas trop à une piscine !

- Ca n'a pas grande importance. Je vous ai servi un verre, si vous avez soif.

- Je préfère vous attendre.

Sans essayer de l'approcher ni même de la frôler, il s'efface pour la laisser passer. Comme elle l'avait prévu, il n'y a dans la pièce aucune trace de laisser-aller. Ni serviette chiffonnée à la dérive. Ni cheveux pour troubler la surface du marbre. Elle n'a même pas entendu la chasse d'eau. En revanche, il manque l'une des deux brosses à dent publicitaires offertes par l'hôtel, ainsi qu'une savonnette. Sans doute a-t-il gardé les deux objets usagés dans la poche de son peignoir.

Elle entre vite dans la cabine de douche, heureuse de sentir l'eau tiède ruisseler sur elle et l'étreindre, offrant visage et chevelure au jet. Ensuite, elle se tord les cheveux, les essuie et les démêle, vaporise sur son cou, ses épaules un peu de son parfum : L'Instant de Guerlain. Ni capiteux ni trop acide. Mi femme, mi jeune fille. *Son* parfum. Elle hésite à poser du mascara sur ses cils et y renonce. Se préférant naturelle. Après un dernier coup d'œil au miroir, elle quitte la pièce.

Debussy a terminé de faire doucement glisser ses vagues. A présent, il les heurte à grands coups de cymbales. Les murmures de l'eau deviennent fracas. Le vent hurle dans les haubans qui craquent sous son assaut. La mer part à la conquête du Bateau Ivre qui ne sera bientôt plus gouverné que par son *noyé pensif*.

Laure ferme la porte de la salle de bain qui n'a toujours rien de trop intime à révéler d'elle. Une lingerie grège a finalement remplacé, après une brève hésitation, le strict mais suggestif deux-pièces noir.

Elle observe Shan et il ne la voit pas encore. Par les rideaux à demi tirés, il contemple la mer étale, chargée de ses immobiles cargos, tellement différente de celle célébrée par Debussy. Celle-ci est déjà un peu malade. Bientôt presque morte.

Temps de l'attente, de l'attention, de la crainte délicate. Meilleur moment d'un amour. Temps de la séduction et du paraître, quand on ne se voit que dans le regard de l'autre. Quand on redoute la moindre fausse note. Du moins est-ce le comportement féminin...

Enfin, Laure se résout à signaler sa présence en ouvrant la porte du mini bar.

- Comme vous ne vouliez rien boire, j'ai tout remis au frais. Je vous propose ce jus de mangue relevé d'une pointe de vodka pour corser les choses.

- Eh bien, corsons !

Il prend l'un des deux verres qu'elle lui tend. Puis il pioche une poignée de cerises gorgées de soleil et les tient au-dessus d'elle, pour qu'elle les happe. Ils trinquent. Adoucie par la mangue, la vodka cache ses effets, mais tous deux ont envie de se laisser emporter par une griserie légère, en ce moment privilégié.

Toujours, Laure a eu l'impression que ces petits instants de bonheur restaient des moments volés. Jamais, elle n'a su croire au bonheur et se dit qu'elle n'est probablement pas douée pour ça. Cette fois, elle se défend de penser trop loin pour se laisser porter par les circonstances. Ne rien prévoir. Ne rien décider. Lui laisser l'initiative, alors qu'elle a sans cesse voulu mener et contrôler sa vie. En cet instant, elle ne souhaite que le plaisir de Shan.

- Que puis-je faire pour vous, juste maintenant ? lui demande-t-il.

Elle lui sait gré de ne rien hâter, de se délecter aussi de l'attente en ne se souciant que d'elle.

- Un massage de pieds à la tibétaine ?

- Je crains de n'être incompetent, mais je peux toujours essayer.

- Il y a un flacon de lait d'amande sur le bord du lavabo.

Avec un soupir d'aise, elle s'allonge sur le canapé – le lit aurait été un choix peu subtil. Peignoir sagement fermé, jambes étendues, elle mordille une cerise puis goûte sa boisson. Tandis que Debussy continue de dérouler ses vagues, elle savoure l'instant. Shan est beau, mais elle n'est pas certaine de souhaiter faire l'amour avec lui.

Elle se sent trop bien.

Il revient avec le lait, se penche sur elle et, tout doucement, avec un excès de précautions, verse la crème sur ses pieds, ses chevilles et mollets. Ses mains se font tendres et expertes pour prendre lentement possession de sa peau. Elles l'effleurent, d'abord, puis la pétrissent plus fermement. Assis contre elle, Shan guette son approbation et cette façon d'explorer avec assurance ses pieds et ses jambes lui paraît soudain plus intime, plus érotique qu'une étreinte.

La main remonte un peu et le massage commence à ressembler à une caresse. Laure aussi a envie de connaître cette peau d'un grain foncé contrastant si bien avec la teinte neigeuse du peignoir. Qui serait d'un si bel effet contre la sienne. Sa main effleure la nuque de Shan. Ses ongles courent lentement sur sa chair, mais elle résiste à la tentation d'y enfoncer ses griffes. Tout doit, pour l'instant, n'être que douceur.

- Je vais faire des bêtises, dit-il avec un petit rire.

Sans répondre, elle l'attire à elle. Il pose ses lèvres sur sa joue et veut se relever, mais elle est plus vive que lui. Tournant la tête, c'est sa bouche qu'elle lui offre et le baiser s'enfièvre. Laure a l'impression de fondre sous cette bouche. Sa chaleur humide l'attire comme un vertige. Avec ses mystères et ses promesses. Shan ne prolonge pourtant pas le baiser et se relève en prononçant ces paroles étranges :

- Il vaut mieux que je vous laisse à présent. Merci pour les cerises et la vodka à la mangue.

Pendant qu'il ouvre la porte, elle le rejoint et reprend le baiser interrompu qui se charge, cette fois, de violence. Presque de férocité. Il la plaque à lui et le baiser les emporte. Encore une fois, c'est lui qui l'arrête, comme s'il reprenait rudement le contrôle d'une force ayant failli les submerger.

- Je m'en vais, dit-il alors qu'elle attend d'autres mots.

- Un papillon qui butine les femmes et ne s'attarde pas. Je vous ai observé durant cette soirée de gala. C'est vrai que vous butinez les femmes. Pour votre seul plaisir ? Je ne sais pas... Au revoir, papillon.

Il lui sourit. Un désarmant sourire qui s'offre ou se reprend, elle l'ignore, puis il ferme doucement la porte sans qu'elle essaie de le retenir. Ils sont après tout presque prisonniers de cette ville dans la ville. Même si tout y est monstrueux, surhumain, ils se croiseront forcément, un jour ou l'autre.

A présent, elle doit effectuer son travail de journaliste et explorer les coins pittoresques de Singapour, China Town et Little

India, les quartiers encore épargnés par le futurisme de l'immense cité. Elle aura aussi un autre but. Elle sera occupée à l'attendre.

Papillon, elle l'a appelé papillon !

Shan, perplexe, ne sait comment il doit prendre ce surnom. Moquerie, mépris, rejet, terme affectueux ? Il l'a déçue, bien sûr. Tout est allé si vite pour lui ces dernières heures qu'il ne peut envisager une relation sérieuse tant qu'il n'en sait pas plus sur son propre compte. Il se croyait orphelin et voici que lui est parvenu un bizarre message d'un prétendu ami de son père qui se propose de le contacter ici même pour lui faire d'importantes révélations. Or il ne sait si comment ni sous quelle forme se manifesterá le messager. Encore moins de quoi il veut l'entretenir qui puisse mériter de telles précautions. Le message n'a même pas précisé si son père ou quelqu'un de sa famille était encore en vie. Durant toute son existence – il vient à peine de dépasser la quarantaine -, Shan n'a jamais bien su s'il souffrait ou non d'ignorer ses origines. Une de ses nombreuses familles d'accueil avait réussi à l'adopter et ces gens simples et bons, à présent tous deux disparus dans un accident de voiture, lui avaient offert une vie douce et la possibilité de faire des études. Il ne l'avait pas dit à Laure, mais il était aussi architecte pour une multinationale réalisant le maximum de ses bénéfices dans le béton. Cette société voulait un rapport détaillé sur le complexe de la marina.

Ses parents adoptifs l'avaient aimé. Ils ne connaissaient rien des circonstances de son abandon et lui-même n'avait pas avancé dans ses recherches. Son type prononcé avait persuadé leur médecin de ses origines indiennes, sans pouvoir autrement préciser. L'Inde est si vaste. Les peuples y sont si mêlés, imbriqués les uns dans les autres par des unions résultant souvent de déplacements de population dus à la haine et aux luttes inter ethnies.

En sa qualité d'architecte plutôt que de journaliste, il était souvent allé en Inde. Il avait admiré l'extraordinaire foisonnement du style Nagara, la délicatesse de ses sculptures aussi somptueuses que celles d'Angkor, mais poussant la sensualité bien plus loin en faisant de l'art d'aimer un art de vie. Une rigueur spirituelle. Les scènes si érotiques et en même temps si exquises de Khajuraho l'avaient bien sûr ému. Il s'était alors demandé s'il s'agissait d'un simple sentiment esthétique ou d'une vibration plus profonde. Un appel de ses racines. Comme une reconnaissance.

Puis il y avait eu l'art moghol, bien sûr, dans lequel il s'était spécialisé. S'imposant comme une alliance nécessaire des arts européens, perses et musulmans, cet art commença sous le grand Akbar. Il avait su unir grès rouge et marbre blanc. Force brute issue de la terre et du sang, et innocence du marbre immaculé rehaussé de pierres précieuses.

Shan avait longtemps regardé se dresser dans la pureté du soir, contre le fleuve qui la reflète, *cette larme unique et parfaite* de Shah Jahan pleurant son épouse et seul amour. Celle qu'il avait surnommée Muntaz Mahal, l'Elue du Palais. Devant tant de perfection et de grâce, tant de souverain équilibre dans la démesure d'un chagrin – on raconte que Shah Jahan avait fait assassiner la fiancée de son architecte pour qu'il pût mieux exprimer un tel désespoir – , Shan tentait surtout d'imaginer le double, secret et noir, du Taj Mahal. Jamais édifié et pourtant si présent, si dérangeant. Ce double, l'empereur moghol s'était promis de le bâtir de l'autre côté de l'eau pour accueillir sa propre dépouille, quand le temps en serait venu. Il devait se savoir l'âme très sombre... Shan avait préféré imaginer que Muntaz Mahal avait voulu garder son amour à l'abri de l'inhumaine blancheur de son cénotaphe. Le bâtiment maléfique n'avait en effet jamais vu le jour et les époux reposaient, non pas dans leurs tombeaux officiels sous le dôme immaculé, mais dans une crypte solitaire et interdite, cachée dans les profondeurs du Taj.

Chaque fois qu'il se trouve confronté à la douloureuse intensité de la beauté d'une œuvre, Shan ne s'en croit ni diminué, ni impuissant à imaginer autre chose. Il lui prend au contraire un irrésistible besoin de créer à son tour. De projeter dans la réalité du monde sa propre conception de la beauté.

Lors de sa première visite au Taj Mahal, il travaillait, avec un architecte paysagiste, à doter de diverses « folies » le parc délirant d'un décorateur qui se prenait pour Louis XIV et avait adopté, tel le Roi Soleil, le port de chaussettes écarlates, à défaut de bas et de talons rouges.

Revenu dans son hôtel d'où il pouvait encore voir la splendeur hautaine du Taj, Shan avait alors passé la nuit à griffonner, calculer, biffer, corriger de nouveaux plans. Au petit matin, hagard, il s'était rendu compte qu'il avait tenté de reproduire le double noir du Taj. En plus petit, en moins démesuré, bien sûr. Corrigeant un détail, un autre, il avait eu la journée pour préciser ses plans en modérant ses ardeurs,

jusqu'à obtenir une délicieuse *folie* moghole qui se perdait en un jardin d'eau. De toutes ses réalisations, ce fut celle dont son *décorateur Soleil*, comme il l'appelait, avait été le plus satisfait.

Son actuelle mission ne l'enthousiasme pas. Il ne s'agit pas de chercher à Singapour un écho d'une beauté passée pour la faire revivre. On lui a juste demandé d'étudier dans les détails l'architecture du consortium et de trouver des précisions sur la vie de l'antipathique promoteur en tentant de le discréditer. Seule façon d'empêcher que ses complexes de jeux, bâtis avec de l'argent blanchi, ne s'installent un peu partout en Europe, à coups de bakchichs généreusement distribués.

Il en convient, le projet grandiloquent n'aide pas la main d'œuvre locale, embauchée à des taux ridicules grâce aux relations politiques du rouquin – Shan s'est renseigné. Attirer les joueurs internationaux dans un paradis factice permettant de leur proposer tous les plaisirs sur place, afin d'avoir plus de temps à consacrer aux jeux – à jouer à leur perte – est judicieux pour le rouquin-requin, mais ne sert pas la population. Qu'iraient-ils faire à China Town ou Little India, alors que les marques du monde entier s'offrent aux chanceux tout au long d'un horrible canal vénitien hanté par de fausses gondoles ? Le rouquin-requin ne sert finalement que lui et les amis haut perchés dont il peut avoir besoin.

Il n'y a d'ailleurs pas que Laure et Shan à s'indigner de ce projet. Nombre de journalistes, scandalisés par la muflerie à peine déguisée du personnage et sa détestable autosatisfaction, n'ont pas caché aux attachées de presse, décontenancées, leurs réticences quant à ce consortium. Grandiose, certes, il évoque surtout la démesure stalinienne ou mussolinienne, des périodes de l'Histoire qu'on n'aime guère se remémorer. Toutes les récentes recherches urbanistes critiquent à présent ce genre de concept incitant à une ségrégation accrue. Un hôtel, aussi gigantesque soit-il, ne doit pas être une ville dans la ville, dressant pour toujours une barrière entre ses hôtes et les habitants. On en revient au sempiternel problème des cités des banlieues françaises, de leur saleté, de leur insécurité grandissante.

En ce cas, c'est la ville entière de Singapour qui devient un ghetto, hormis quelques hôtels de luxe tel que l'indétrônable et toujours délicieux Raffles, des banques, des boutiques chics ou des paradis plus ou moins artificiels, comme le Jardin des Orchidées ou la Réserve zoologique.